CRITIQUE, opéra (version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 29 avril 2024. R. STRAUSS : Elektra. I. Theorin, V. Urmana, S. Schneider… Orchestre de l'Opéra de Stuttgart / Cornelius Meister (direction).

Parmi les plus ouvrages les plus spectaculaires de Richard Strauss, *Elektra* (1909) ne cesse de fasciner par le déchaînement de ses forces orchestrales telluriques, comme son efficacité théâtrale étouffante en forme de huis-clos, d'une noirceur tour à tour morbide et éclatante, jusque dans les cris de ses héroïnes. Les hommes n'y ont qu'une place marginale, même si la rencontre entre Electre et Oreste touche au coeur en fin d'opéra. Donné d'une traite, en moins de deux heures, l'ouvrage ne peut manquer de faire son effet, comme c'est le cas ici avec les interprètes de tout premier plan rassemblés pour l'événement.



Le **Théâtre des Champs-Elysées** accueille en effet les membres aguerris à ce répertoire de l'**Orchestre de l'Opéra de Stuttgart**, où l'ouvrage a été donné de la fin mars à la mi-avril. On y retrouve la quasi-totalité du plateau vocal exceptionnel qui y a été réuni, mais sans la mise en scène de Peter Konwitschny, ce que l'on regrette évidemment. Les interprètes ont toutefois fait le choix de chanter sans pupitres, en reprenant la plupart des indications scéniques du spectacle donné à Stuttgart, ce qui donne une vérité théâtrale pour le moins inattendue s'agissant d'une version de concert.

On reste toutefois sur sa faim concernant la direction haute en couleurs de **Cornelius Meister**, qui exalte les modernités de la partition avec des rebonds éruptifs et des *tempi* enlevés, mais pêche par son peu d'intérêt pour le narratif : où sont les ambiances morbides, les ruptures abruptes ? Cette lecture en technicolor manque par trop d'âpreté et de variété, pour se

concentrer sur la seule musique pure. Le drame, lui, passe au second plan dans cette interprétation trop extérieure.

Fort heureusement, un plateau vocal de classe internationale est sur scène, logiquement applaudi par un public dithyrambique en fin de représentation. Malgré quelques aigus arrachés en première partie, signe d'un timbre qui commence à porter le poids des années, **Irène Theorin** s'impose brillamment en Electre : aussi bien son tempérament dramatique, qui la porte à vivre son personnage à chaque instant, que ses graves mordants et vénéneux, sont un régal tout du long. Après Toulouse en 2021, **Violeta Urmana** (Clytemnestre) retrouve l'un de ses rôles fétiches, où elle fait valoir sa grande classe vocale, sans jamais verser dans la sur-interprétation. Mais c'est peut-être plus encore **Simone Schneider** (Chrysothémis), trop rare en France, qui emporte l'adhésion par son engagement toujours très précis, portée par une technique sans failles sur l'ensemble de la tessiture. Sa noblesse de phrasés est un délice constant, à l'instar de l'Oreste admirablement articulé de **Paweł Konik**, au timbre chaud et bien projeté. Tous les seconds rôles sont parfaitement distribués, ce qui donne beaucoup de consistance aux scènes avec les servantes, notamment. Parmi elles, se distingue les graves cuivrés de **Stine Marie Fischer**, une chanteuse à suivre.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 29 avril 2024. R. STRAUSS : Elektra. Violeta Urmana (Clytemnestre), Iréne Theorin (Electre), Simone Schneider (Chrysothémis), Gerhard Siegel (Egisthe), Paweł Konik (Oreste), Stine Marie Fischer (Première servante), Ida Ränzlöv (Deuxième servante), Maria Theresa Ullrich (Troisième servante), Clare Tunney (Quatrième servante), Esther Dierkes (Cinquième servante), Cornelius Meister (direction musicale). A l'affiche du Théâtre des Champs-Elysées, le 29 avril 2024.

Photo : Jean-Philippe Raibaud

CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE LILLE, le 28 mars 2024. WAGNER : Tristan und Isolde. Daniel Brenna, Anne-Marie Kremer… Orchestre national de Lille / Cornelius Meister / Tiago Rodrigues.

Oublions d’emblée la mise en scène qui ne s’encombre pas des nuances du livret de Wagner. Pas de traduction de chaque mot, ni de chaque phrase,… Ici la poésie du texte originel mporte peu. Non le public comme pris au piège n’a pas accès aux mots du compositeur [qu’il ne se plaigne pas ; il a déjà toute la musique, et

qu’elle musique ! Il est vrai servie de remarquable façon comme on le lira plus loin].

Place aux pancartes réductrices, exit les mots de livret de Wagner…



En guise de livret accessible, 2 « guides » sur scène, présents dès le lever du rideau et dans un prologue rien que théâtral qui est fort long ; ils sont là pour nous « expliquer » l’opéra non par la parole mais par le truchement de pancartes écrites préimprimées dont chaque « phrase » ainsi

assénée, schématise et résume en(très) gros, chaque situation et réduit chaque personnage à une fonction. Ici Isolde s'appelle « la femme triste » ; Tristan, « l'homme triste » et le roi Mark, « l'homme puissant ». Voilà une explicitation qui s'ingénie à rendre plus compréhensible l'action.

Quant à ce chant en allemand, langue étrangère énigmatique, non élucidée, et comme mise à distance, il est étiqueté « chronophage », un rien abscon et mérite ainsi d'être remâché, décrypté. Ainsi quand au II, Tristan et Isolde expriment la nuit amoureuse extatique, ce nocturne d'une ivresse onirique absolue, les pancartes sont claires et directes : beaucoup de mots, qui prennent du temps, beaucoup de temps, pour un seul mot : l'amour. De quoi expédier la prose du compositeur et l'étiquetter tel un bavardage inutile….

Chacun appréciera. Voilà un parti qui est clair : ce qu'exprime la musique est autrement plus puissant que le discours des mots de Wagner. Ceux ci peuvent être résumés à des idées simples, raccourcies, fondées sur un livret ainsi réinterprété et tronqué. Écarter la prose de Wagner de cette façon peut être choquant. On se dit que l'on avait tout vu à l'opéra…. Chaque production produit ses surprises, bonnes ou mauvaises. De fait l'auditeur au moment où il écoute chant et orchestre est empêché de comprendre les enjeux de chaque phrase ; et ce qu'a conçu Wagner le poète, lui est inaccessible. Une atteinte dommageable au principe d'œuvre totale que souhaitait le compositeur. Bref….

Pourtant la scénographie ne manque pas d'esthétique, conçu comme une immense bibliothèque, ses rayonnages d'archives formant une arène qui ne manque d'une certaine noblesse. Elle est même opportunément végétalisée pour le nocturne de l'acte II… Mais encore et toujours ces pancartes systématiques que nous infligent le metteur en scène… À chaque scène, imposant des résumés et des idées réductrices plutôt que de nous

laisser libre de nous faire notre propre opinion en lisant le texte originel de Wagner…. Le procédé devient insupportable. Il gêne même l'écoute et la compréhension de l'action. Un comble.

On était surtout venu pour l'orchestre et ce que produit la fosse exauce en effet toutes nos attentes. Mais quid des chanteurs ? Hélas le couple majeur déçoit ; ni le Tristan de **Daniel Brenna** (voix âpre et sans legato, aux aigus difficiles…) ni l'Isolde de **Annemarie Kremer** qui manque de clarté et de naturel dans l'émission, ne réussissent véritablement à incarner la transformation psychique et amoureuse des deux êtres ainsi frappés, saisis, foudroyés par la puissance amoureuse telle que Wagner l'a conçue dans le flux irrésistible et inextinguible de l'acte II. On reste constamment sur sa fin. Néanmoins deux voix se détachent par leur précision, leur puissance et un chant plus homogène comme nuancé : la Brangaine de **Marie-Adeline Henry** et le magnifique roi Marke de **David Steffens**.

Spendide texture en fosse
Le National de Lille au sommet



Le miracle ce soir vient de la fosse, somptueuse, gorgée d'éclatante énergie et d'un relief saisissant que magnifie encore l'excellente acoustique de la salle de l'Opéra de Lille. Chaque timbre, chaque accent s'entend et sous la direction du très efficace maestro allemand **Cornelius Meister**, familier de Wagner (comme de Bayreuth), le somptueux tapis orchestral déploie son éloquence singulière : lumineuse, exaltée, et jamais écoutée aussi dansante dans le I qui il est vrai, est le plus dramatique (avec le chœur des matelots, vifs, mordants, bien impliqués et chant leur partie depuis la salle). Les couleurs et les passages harmoniques si puissamment introspectifs dans le nocturne du II, diffusent leur texture profuse comme un envoûtement irrépressible. Séquence d'extase et d'ivresse sensuelle d'une ineffable attraction bientôt coupée net par l'arrivée du roi Marke [« l'homme puissant »] dont la confession enchaînée-expression brute du sentiment de trahison qui le submerge alors, est

magistralement porté par le solo de la clarinette basse, instrument clé de Wagner qu'il utilisera avec la même justesse sidérante dans le Ring, entre autres dans la Walkyrie, quand Sigmund et Sieglinde dévoilent leur psyché profonde, leurs sentiments les plus refoulés qui les aimantent eux aussi contre toute attente.

La force de l'Orchestre comme un grand organe sensitif se déploie sans limite, submergeant la scène. Elle convoque cet espace musical indescriptible, vertige et gouffre à la fois qui emporte les auditeurs jusqu'à la transe. Dommage que les deux voix ne se hissent pas jusqu'à cette fusion d'ordre mystique qu'atteint l'Orchestre du début de l'acte II, à l'évocation de la chasse, quand les deux amants se retrouvent [semant l'inquiétude de Brangaine]… L'acte II grande transe nocturne orchestrale se déploie littéralement, emblème depuis lors de l'envoûtement dont est capable la musique wagnérienne.

Tout cet acte II est un pur régal sonore. Il démontre combien l'Orchestre national de Lille a gagné en souplesse, cohésion, relief et personnalité instrumentale. Voilà qui augure du meilleur pour **la suite et la fin du cycle Sibelius** que les heureux lillois pourront écouter au Nouveau siècle sous la baguette électrisante du directeur musical, **Alexandre Bloch**, du 11 au 19 avril prochains. Nouveau cycle symphonique incontournable. LIRE ici notre annonce du **cycle SIBELIUS au Nouveau Siècle de Lille** par **l'Orchestre National de Lille** (au programme : Valse triste, Concerto pour violon, Symphonie n°7) :
https://www.classiquenews.com/orchestre-national-de-lille-cycle-sibelius-suite-et-fin-les-11-12-17-18-et-19-avril-2024-valse-triste-concerto-pour-violon-symphonie-n7-alena-baeva-violon-alexandre-bloch/



Toutes les photos © Ugo Ponte / Orchestre National de Lille

TRISTAN UND ISOLDE, opéra en trois actes
de RICHARD WAGNER (1813-1883)
Livret de Richard Wagner – d'après le roman Tristan de Gottfried von Strassburg (V. 1230) – Créé en 1865 a Munich

Cornelius Meister, direction musicale
Tiago Rodrigues, mise en scène

Daniel Brenna, Tristan
Annemarie, Kremer Isolde
Marie-Adeline Henry, Brangaine

Alexandre Duhamel, Kurwenal
David Steffens, Roi Marke
David Ireland, Melot
Kaëlig Boché, Un Berger, un Marin
Sofia Dias, Vitor Roriz, Danseurs-chorégraphes

Chœur de l'Opéra de Lille
Orchestre National de Lille

Nouvelle production de l'Opéra national de Lorraine.
Coproduction Opéra de Lille, Théâtre de Caen.

LIRE aussi notre présentation annonce de TRISTAN UND ISOLDE de WAGNER par L'Orchestre National de Lille, Cornelius Meister / Tiago Rodrigues : https://www.classiquenews.com/orchestre-national-de-lille-wagner-tristan-und-isolde-13-28-mars-2024-daniel-brenna-annemarie-kremer-cornelius-meister-direction-tiago-rodrigues/

OPERA DE LILLE. WAGNER : Tristan und Isolde (du 13 au 28 mars 2024). Orchestre National de Lille / Cornelius Meister / Tiago Rodrigues

Chaque année, **l'Orchestre National de Lille** et l'**Opéra de Lille** proposent conjointement une œuvre du répertoire lyrique. Au printemps 2024, c'est une nouvelle production de **Tristan und Isolde** (1865) de Wagner qui s'annonce ainsi comme l'événement lyrique dans les Hauts de France.
Sous la direction de **Cornelius Meister**, l'Orchestre relève les

défis d’une partition parmi les plus exigeantes du répertoire, le chant symphonique étant ici aussi essentiel que la voix des chanteurs. Musique envoûtante évoquant le rêve éveillé de deux amants maudits, l’opéra mythique de Wagner est surtout un chant amoureux vénéneux qui captive d’un bout à l’autre de ses 3 actes : c’est ainsi « la volupté de l’enfer » dont parle Nietzsche à propos de l’ouvrage ; l’écriture de Wagner y renouvelle totalement le potentiel expressif de l’opéra. Les instruments seuls exprimant les vertiges de la passion absolue, celle irrésistible qui consument littéralement le cœur des amants – mort de Tristan et surtout mort d’Isolde pour final, le point inatteignable du drame dont Wagner fait un sommet ultime, un chant d’amour qui accomplit et transcende.

Pour cette production, le directeur du festival d’Avignon, **Tiago Rodrigues** réalise ainsi sa première mise en scène d’un opéra (étrennée la saison dernière à Nancy).

---

5 représentations à l’Opéra de Lille

Mercredi 13 mars 2024– 18h
Samedi 16 mars 2024 – 16h
Jeudi 21 mars 2024 – 18h
Dimanche 24 mars 2024 – 16h
Jeudi 28 mars 2024 – 18h
± 5h avec deux entractes



Infos sur le site de l’**Orchestre National de Lille** :
https://www.onlille.com/saison_23-24/concert/tristan-et-isolde_13_mars/

Réservez vos places **directement sur le site de l’Opéra de Lille** :
https://www.opera-lille.fr/spectacle/tristan-et-isolde/

TRISTAN UND ISOLDE, opéra en trois actes
de RICHARD WAGNER (1813-1883)
Livret de Richard Wagner – d’après le roman Tristan de Gottfried von Strassburg (V. 1230) – Créé en 1865 à Munich

Cornelius Meister, direction musicale
Tiago Rodrigues, mise en scène

Daniel Brenna, Tristan
Annemarie, Kremer Isolde
Marie-Adeline Henry, Brangäne
Alexandre Duhamel, Kurwenal
David Steffens, Roi Marke
David Ireland, Melot
Kaëlig Boché, Un Berger, un Marin
Sofia Dias, Vítor Roriz, Danseurs-chorégraphes

Chœur de l’Opéra de Lille
Orchestre National de Lille

Nouvelle production de l’Opéra national de Lorraine.
Coproduction Opéra de Lille, Théâtre de Caen.

Photo portrait : Cornelius-Meister © Gerald von Foris

COMPTE-RENDU, critique concert. TOULOUSE. le 6 mars 2020. WAGNER, BRUCH : J. SPACEK. Orch. Nat. CAPITOLE /C. MEISTER

COMPTE-RENDU, critique concert. TOULOUSE. le 6 mars 2020. WAGNER, BRUCH : J. SPACEK. Orch. Nat. CAPITOLE /C. MEISTER. Cette année anniversaire (250 ans de sa naissance) nous permettra d'entendre symphonies et concertos de Ludwig Van Beethoven encore plus souvent qu'à l'accoutumée. A Toulouse une série de concerts nommée « Ludwig » ouvre le bal ce soir. Notre écoute sera donc teintée de cette conscience : l'interprétation se cale au sein de cet hommage général. La question est donc de savoir ce que le chef va apporter de particulier à notre orchestre qui, nous le savons, excelle dans Beethoven au fil des années sans déméríter jamais et notamment sous la baguette inspirée de Tugan Sokhiev.

Splendeur et efficacité teutonique à Toulouse lourdeur de Cornelius Meister,

virtuosité séduisante de Josef Spacek

Cornelius Meister, jeune chef allemand, né dans une famille de musiciens, est un boulimique très doué. Pianiste soliste et chef d'orchestre, il dirige des opéras, des concerts symphoniques ; le soliste et le chambriste est sur tous les fronts. Ce soir, allure fringante, très souriant, il empoigne sa baguette pour diriger les premières mesures de **l'extraordinaire ouverture de Tannhäuser de Wagner.** Recherche de beau son, efficacité et plénitude sonore se dégagent de cette interprétation. Grandeur et puissance plus mises en avant que recueillement et drame. Le théâtre ne s'invite pas, la version est avant tout symphonique. Les détails ne sont pas très finement mis en exergue et la tension fluctue. Une certaine lourdeur se fait sentir dans des à-coups cloués au sol. Mais l'efficacité de la superposition des thèmes wagnériens fait son effet et l'enthousiasme naît avec des applaudissements nourris. Il est difficile de résister à cette fin si puissante…



Ensuite le soliste du **concerto pour violon de Max Bruch** entre en scène avec beaucoup de naturel. Jouant par coeur comme le chef dirige d'ailleurs, il se lance dans une interprétation romantique et flamboyante de cette oeuvre si aimée des violonistes comme du public. **Le jeu de Josef Špaček est noble et élégant**. La sonorité est soignée, nuancée ; et l'émotion est distillée avec art. Un sorte de facilité olympienne habite ce jeu. La lourdeur de la direction de Cornélius Meister se confirme. Accords écrasants, nuances forte abruptes. Le public fait fête au jeune prodige tchèque. En bis il se lance dans

une danse rustique extraite de la sonate n° 5 d’ Eugène Ysaÿe où la virtuosité diabolique rencontre la musicalité la plus délicate. Avec un art consommé des nuances et des phrasés, Josef Špaček envoûte le public comme les musiciens de l’orchestre tous visiblement sous le charme d’un jeu à la facilité déconcertante.

En dernière partie de concert nous arrivons à l’hommage à **Beethoven**. Une certaine idée de la musique du maître de Bonn est défendue par la direction de Cornélius Meister. Un Beethoven de poids, se profile dans cette **Symphonie n°7** à l’énergie rythmique débordante. L’efficacité teutonique du jeune chef est conséquente et la symphonie se déploie avec puissance. Toutefois sans grandes nuances, sans phrasés ciselés mais avec une implacable détermination. De la musique pure sans recherche de sens ni de sentiments. C’est terriblement efficace. Cette tradition héritée du XXème siècle a ses adeptes. Il est possible de rêver autrement cette symphonie en intégrant les apports des versions « informées » avec des cordes moins étoffées, des bois plus délicats et des cuivres plus nuancés, des phrasés plus travaillés et des nuances plus creusées.

Nous aurons l’occasion de reparler de ces choix avec d’autres symphonies et concertos de Beethoven tout au long de cette année en forme d’hommage au géant Beethoven. L’efficacité toute teutonique de Cornélius Meister ne nous a pas vraiment convaincus ; la virtuosité toute de musicalité de Josef Špaček totalement !

Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 6 mars 2020. Richard Wagner (1813-1883) : Ouverture de Tannhäuser ; Max Bruch (1838-1920) : Concerto pour violon n°1 en sol mineur Op.26 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n° 7 en la majeur op.92 ; Josef Špaček, violon ; Orchestre national du Capitole de Toulouse ; Cornélius Meister, direction. Photo : © Radovan-Subin